

naturels et légitimes de la richesse, en les corroborant par des avantages politiques ; car elle crée alors un ordre de dominateurs : et, si l'on prétend repousser cette objection, en répondant que la richesse n'est point une caste séparée et fermée, mais qu'elle est, au contraire, ouverte et accessible à tous, on aura fait une réponse que le bon sens public n'admettra pas, puisqu'il est impossible, en fait, que la richesse ne soit pas le lot du petit nombre, et que le grand nombre n'en soit pas exclus. Mais lorsque, dans une nation, il y a une classe dominante, qu'elle se compose de nobles, ou qu'elle se compose de riches, tout le monde veut en être, tout le monde s'efforce d'y entrer. De là, quand le privilège est fondé sur la richesse, l'avidité et le luxe, l'avidité, pour devenir riche, le luxe, pour le paraître.

On contestera peut-être le principe que nous assignons aux deux fléaux qui dévorent notre société, en corrompant nos mœurs ; à coup sûr, on ne niera pas ces deux fléaux. Depuis qu'une voix, partie d'en haut, a prononcé ces mots funestes : *Enrichissez-vous*, tous se sont précipités dans la lice indiquée comme le but de l'activité individuelle. Chacun a pris hâte, chacun a voulu arriver avant les autres. Mais nous parlons ici de décadence dans la prospérité matérielle du pays. Comment donc accorder un tel résultat avec cette course générale vers la fortune ? Comment tant d'efforts pour acquérir la richesse enfantent-ils la misère ? Non, il n'y a point ici de contradiction. La richesse qui naît du travail moral, est un édifice lent à construire, œuvre de patience et de prévoyance. Elle a des progrès parallèles à ceux de la richesse publique, car les éléments dont elle se compose sont ceux qu'une activité sage et bien réglée ajoute à la masse des réserves sociales, création qui n'est formée au préjudice de personne, et qui, au contraire, sert à tous. Mais la richesse qui se poursuit par les passions avides et impatientes de jouir, celle-là, qui n'attend pas les tardives superpositions que le travail créateur opère, non seulement n'ajoute rien au fond social, mais encore elle ne se forme qu'en détruisant autour d'elle. Elle n'est que le produit d'un jeu, où il n'y a point de gagnant sans perdant. De là, cet antagonisme général, où chacun ne veut acquérir qu'aux dépens des autres ; de là, cette concurrence sottise et désastreuse, d'où il ne sort, de tous côtés, que des ruines, où le grand succès est d'être un peu moins ruiné que ses adversaires, afin de leur survivre, où le grand mérite est d'avoir ce qu'on appelle *les reins forts*, c'est-à-dire plus de capital à perdre, afin qu'il nous en reste, quand celui des concurrents est consommé ; de là, ces fabrications à vil prix, et ces ventes au-dessous du revient ; de là, les fraudes et les